

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 19 (1911)
Heft: 6

Artikel: La fin de l'Empire d'occident et l'origine du Moyen Âge
Autor: Secrétan, H.-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-17786>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ruffnacht et moi nous en fimes autant, le pere apres avoir fait sa longue priere et moi la mienne, me tint sans doute les mêmes discours que m'avoit addressé son compère ; il ouvrit le coté du lict qui m'ettoit destiné, dans lequel je me glisai tres doucement pour ne pas reveiller la charmante Ellzepeth. Je m'enveloppai dans mon drap, et mon esprit et mon cœur le furent dans un tourbillon de pensées diverses et telles que les peut avoir en pareille posture un jeune homme de 20 ans.

Cette petite avantage tres sentimentale peint le caractère de franchise, de candeur et d'honnêteté de ces estimables païsans, mille fois plus heureux que les petits maîtres avantageux et souvent tres outrecuidés qui les gouvernent.

(A suivre.)

F.-A. FOREL.

LA FIN DE L'EMPIRE D'OCCIDENT ET L'ORIGINE DU MOYEN AGE

(Suite et fin.)

Le pouvoir politique sera représenté de plus en plus par le grand propriétaire foncier.

Le seigneur féodal tire son origine des seigneurs gaulois qui se fortifièrent à temps sur leurs domaines, des barbares et des brigands issus de la soldatesque et du service fiscal. Campés sur leurs terres patrimoniales ou usurpées, ils firent une rafle des malheureux qui fuyaient de tous côtés¹, en proie à la terreur ou à la faim. Contre le pain et la sécurité ils les enchaînèrent à leurs terres comme esclaves, colons ou satellites. Puis, l'Etat dissous, ils prélevèrent pour eux-

¹ *Ad Castella se conferunt... ad asylum aliquod desperatione confugiunt.* Salvien V. 8.

mêmes le revenu fixe et la capitulation variable que le colon payait autrefois au trésor public.

D'ailleurs, il faut le dire, le servage de la glèbe et la vie rustique furent une école salutaire pour beaucoup de paresseux issus de la ruine graduelle des classes libres qui, méprisant le travail comme servile, trouvaient autrefois dans les villes l'aumône publique ou chrétienne et les spectacles. Ils furent enfin forcés de demander le pain qu'ils mangeaient au travail de leurs bras.

La dépopulation ruinait le commerce et l'industrie qui sont les sources de la vie citadine. Quand l'aliment n'est plus apporté par le trafic, tous sont obligés de le demander directement au sol. Les grands se fixèrent définitivement dans leurs domaines, à côté des barbares.

Salvien nous fait assister à une époque où la fortune mobilière a disparu, où la propriété foncière devenant par conséquent l'élément exclusif de la richesse et de la puissance acquiert la suprématie; où l'esclavage comme forme du travail au service d'autrui se généralise, où l'exode des villes s'achève. Or, tous ces effets sont sous la dépendance de la diminution du nombre des hommes.

Nous verrons que l'esclavage aussi est en relation étroite avec la population et qu'il ne disparaît que quand la main-d'œuvre libre se développe. Qui songerait à s'approprier un homme quand la main-d'œuvre abonde?

Or, la main-d'œuvre libre est le fruit de l'accroissement de la population et la généralisation la servitude de la conséquence de la rareté de la population.

Nous développerons ces idées dans d'autres notes. Ce sont les textes seuls qui nous ont imposé déjà cette synthèse provisoire.

* * *

La concordance de tant de citations d'écrits contemporains me semble donner l'invincible impression qu'au

v^e siècle, l'empire romain souffrait d'une dépopulation effrayante, et qu'il y avait partout en Gaule, en Italie, en Thrace, d'immenses espaces vides. Mais si la guerre, la famine, la peste ont achevé en un temps relativement court une dépopulation qui était déjà préparée par des causes profondes, il a fallu des siècles pour reconstituer la population de l'Occident.

Si tous les textes étaient également affirmatifs, la question ne resterait plus ouverte. Je reconnaiss qu'il y en a de moins concluants.

Claudien, dont les vers s'inspirent de l'histoire de son temps et de la gloire de la Rome antique, maintenant effacée par Constantinople, maintenant veuve des pompes consulaires, cette Rome souveraine dont les cheveux blanchissent aujourd'hui et qui porte avec peine une lance rouillée³, n'en a pas un qui souligne notre thèse. Au contraire, dans l'éloge de Stilicon, il fait un tableau riant des contrées que traverse le Rhin. Stilicon y a ramené la paix et le travail ; le Salien recommence à cultiver ses champs et le Sicambre transforme son épée en faux, si bien que le voyageur en charmant son regard des deux rives également prospères ne sait plus distinguer celle qui appartient à Rome.

« *Ut Salius jam rura colat, flexosque Sicambrus
In falcem curvet gladios... geminasque viator.
Quum videat ripas quae sit romana requirat.* »

ELOGE DE STILICON, L. I.

Ce n'est ni le tableau de la Germanie déserte de Fustel, ni celui de l'empire que nous avons essayé de déduire des textes rassemblés.

Je pense qu'il ne faut tirer aucune conclusion de ces vers heureux. Claudien veut nous présenter Stilicon comme une

³ Guerre contre Gildon. « *Ipsa nocet moles* ». Lucain avait déjà dit « *Inse magna runnt* ». Pharsale, L. I, v 81.

sorte de dieu qui dans le même instant cueille les lauriers de la victoire et répand les fruits féconds de la paix. C'est de la fantaisie pure. Il est difficile d'imaginer une flatterie qui ne se trouve pas dans les panégyriques latins de la décadence. D'ailleurs il formule un vœu plutôt qu'il ne constate une réalité : *Cogis ut... viator, etc.* Tu feras de ces images que j'entrevois le tableau véritable de l'empire restauré par ton génie.

Sidoine Apollinaire ne fait pas non plus d'allusion directe à la dépopulation. Il donne de précieux renseignements sur les événements politiques et la vie religieuse, des détails pittoresques sur l'aspect et les habitudes des barbares, mais n'a aucune vue générale. Il voit les choses d'un tout autre point de vue que Salvien. Il appartient à cette caste des *divites* contre lesquels fulmine l'évêque de Marseille et dont beaucoup grandissaient dans l'anarchie. Ce qui le trouble, c'est le désarroi politique de la Gaule — *nulla præsidia*. — Il se demande si l'on doit quitter sa patrie ou entrer en religion — *dimittere capillos*. — Nous savons par lui que la vie n'était pas suspendue. On mangeait à Bordeaux de la langouste et des huîtres succulentes — *opimatas*, prises dans les viviers. La Limagne se couvrait de moissons dorées qui ondulaient comme une mer sous la caresse du vent. Il voit beaucoup de barbares en Gaule et il déplore qu'ils s'oignent les cheveux avec du beurre rance et qu'ils mangent de l'ail et des oignons.

Je note un détail curieux dans la Lettre 3 du Livre III à Ecdicius, son beau-frère. Il le félicite de ce que grâce à ses réceptions les nobles d'Auvergne commencent à ne plus parler celtique. — *Sermonis celtici squamam depositura nobilitas*. Si les nobles parlaient encore gaulois au v^e siècle, c'est que toute la population de l'Auvergne le parlait encore. C'est donc après la chute de l'empire romain que le latin en a fait la conquête — grâce à l'Eglise latine ? — Je n'ai pas

résumé Sidoine, parce qu'il est dans toutes les mains et qu'il est comme étranger à nos préoccupations qui touchent à la transformation économique et sociale de la Gaule.

Nous n'insisterons pas sur les objections que nous avons proposées au tableau que Fustel de Coulanges a donné de la Germanie et des invasions germaniques. Bornons-nous à dire que les deux thèses du grand historien nous paraissent contradictoires. En effet, plus on diminue l'importance des bandes germaniques qui ont cependant hérité du pouvoir politique de l'empire et créé des dynasties qui n'ont plus eu avec l'empire d'Orient qu'un lien nominal, plus on diminue leur apport dans la transformation sociale de la Gaule, et plus il faut alors attribuer d'importance à la dépopulation.

Une Gaule fortement peuplée ne se serait pas ouverte à une invasion de bandes sans consistance. C'est la dépopulation qui a élargi outre mesure les brèches et les vides par où les Germains ont pu passer pour se mélanger avec les populations gallo-romaines clairsemées.

Il ne semble pas, en effet, que les Germains fussent très nombreux. La natalité ne suffit pas à combler très vite les vides que fait une mortalité intense dans des populations anarchiques et barbares. L'anarchie continua avec des causes de mortalité constantes, les famines, les maladies, les guerres et le brigandage. La population resta donc clairsemée après les migrations et ne se releva que très lentement à travers les siècles qui suivirent la fin du monde romain.

* * *

Une dépopulation excessive ruine le commerce et l'industrie qui alimentent la vie urbaine. L'action des pouvoirs publics s'affaiblit faute de ressources et de bras et ne se fait plus sentir, c'est ce qu'on constate dans tous les écrits du v^e siècle. Pour ne pas mourir de faim, tous ceux qui le peuvent retournent à la terre et s'y attachent avec violence.

La force des choses oblige le propriétaire foncier à se suffire à lui-même.

Le domaine devient à lui seul un organisme politique, un *podere*, comme disent les Italiens.

La puissance politique passe des cités à la terre. Les pouvoirs de défense militaire, de justice, d'administration, le propriétaire ne les a pas revendiqués tout d'abord. C'est la nécessité qui les lui a imposés.

La civilisation d'urbaine qu'elle était devint agricole. Le pouvoir politique se dissout graduellement jusqu'au triomphe complet de la féodalité, après Charlemagne. Ce qui caractérise le Moyen Age, c'est le retour à la terre et le retour à la terre, c'est l'effet de la dépopulation.

Un sauve-qui-peut général vers le sol nourricier, voilà la fin de la civilisation antique en Occident.

La dépopulation a pour conséquence la désagrégation politique ; les hommes se réunissent en petits groupements qui sont obligés de suffire à tous leurs besoins de défense, d'alimentation, d'industrie ; qui ont leur monnaie locale, leur dialecte.

Quand plus tard, depuis le xi^e siècle, la population put s'accroître à l'abri des enceintes des villes et dans les communes organisées, une puissance nouvelle est apparue devant la féodalité et a fini par triompher d'elle. Un nouveau mouvement d'agrégation politique a abouti à la civilisation moderne qui est caractérisée par des organismes politiques toujours plus vastes et toujours plus dépendants les uns des autres.

H.-F. SECRÉTAN.

